

Il déchira l'enveloppe.

—Mes amis, dit-il, je vais vous lire tout haut la lettre de celui que j'ai honte de devoir appeler mon frère.

Voici ce qu'elle contenait :

“ Mon cher Renaud,

“ Ce que vous allez apprendre va vous frapper de stupeur et pourtant je ne dirai rien que la vérité. Je le jure, Renaud, sur la mémoire de notre mère.”

—M. de Pervençhère froissa le papier en pâissant.

—Ne vous laissez pas aller à la colère, mon cher Renaud, lui dit Blanche d'une voix douce.

—Notre mère !... Il ose parler de notre mère ! Ce lâche, cet assassin !

—Renaud ! supplia Blanche en jetant à son mari un long regard de tendresse.

M. de Pervençhère reprit sa lecture :

“—Cette lettre sera en même temps la confession de ma vie, l'aveu du remords qui me torture depuis vingt ans. Oui, mon cher Renaud, c'est à plus de vingt ans qu'il faut vous reporter... ”

“ Oh ! combien au dernier moment j'hésite à vous faire connaître la vérité !

“ Il le faut. Une confession sincère me rendra peut-être votre estime sans laquelle la vie n'est pour moi qu'un supplice !

“ Renaud, mon frère, vous aviez succombé en Afrique sous les coups des Touaregs. On le croyait du moins. J'étais auprès de ma belle-sœur, de votre chère Blanche quand elle mit au monde une fille... ”

“ Oui, une fille, Renaud ! Oh ! certes, ce que vous lisez vous semble l'œuvre d'un fou ! Jamais votre femme ne vous a parlé de la venue au monde de cette fille, et ce que vous lisez, je vous le répète, vous fait, j'en suis certain, hausser les épaules... ”

Renaud s'interrompit :

—Ce misérable serait-il fou, en effet ? fit-il en regardant sa femme et les amis groupés devant lui.

Blanche ne répondit pas ; sa lèvre se contractait en un pli de dégoût, de mépris, pour de si honteux mensonges.

—S'il est fou, au lieu de le tuer, qu'on l'enferme et qu'on le douche, opina le docteur Delort.

—Je vous en prie, monsieur de Pervençhère, continuez, demanda Mme de Beauchamp.

Renaud reprit sa lecture :

“ Je vous affirme, Renaud, que ce que je vous écris est la vérité, Blanche votre femme, a mis au monde une fille, puis à perdu connaissance. Elle n'est revenue à elle qu'après plusieurs heures de soins.

“ Blanche espérait un fils. Bien des fois, elle m'avait confié ce cher désir. Elle était arrivée à ne plus douter que Dieu n'exaucât ce souhait... Dieu lui donnerait un fils qui, un jour, vengerait son père !

“ Quel chagrin n'éprouverait-elle pas en apprenant que son espoir était déçu !

“ La sage-femme s'inquiétait. L'état de Blanche inspirait des cruelles appréhensions. A chaque instant, cette femme se penchait sur sa malade, l'auscultait... ”

“—Le chagrin peut la tuer, dit-elle. Sa vie ne tient qu'à un fil.”

“ Blanche poussa un long cri de douleur. La sage-femme se pencha de nouveau... ”

“ Elle se releva bouleversée :

“—Mme de Pervençhère, dit-elle, va mettre au monde un second enfant, je n'en puis douter.”

“ Elle continua :

“ Si c'est un garçon, on ne lui montrera que cet enfant qu'elle espère ; plus tard, on lui dira la vérité. Voilà ce qu'il faut faire.

“ Si vous ne suivez pas mes conseils, je ne réponds pas de l'existence de la malade ! ”

“ Que faire ? J'étais affolé ! Je priai cette femme de parler, de me guider.

—Que la nourrice parte immédiatement en emmenant l'enfant.

“ Faites atteler... Conduisez-la à la ville voisine... Qu'elle nous garde le secret jusqu'au jour où nous l'en déliions ; partez, monsieur, partez en hâte.”

“ Je partis. C'était au commencement de l'hiver. Le temps était affreux. Le ciel sombre. La neige tombait en épais flocons. Dans la voiture, la nourrice, tremblante de peur, pressait en pleurant le petit être contre sa poitrine.

“ De temps à autre, elle s'écriait, désolée, en embrassant son nourrisson :

“—On nous mène à la mort, mon pauvre innocent !

“ Je conduisais la voiture et j'entendais ses plaintes, ses gémissesment.

“ Hélas ! cette femme disait vrai ; une avalanche fondit sur nous,

renversa la voiture ; les chevaux affolés firent un écart... nous fûmes précipités dans l'abîme... ”

“...Un hasard me sauva. J'avais un bras fracturé... ”

“ Je me traînai jusqu'à Martigny.

“ Après avoir reçu quelques soins, je revins au Palais des Roses.

“ Blanche avait un autre enfant, un fils.

“—Elle est sauvée, me dit la sage-femme. La joie lui donnera la force de vivre. Elle ignore qu'elle a mis au monde un autre enfant, nous ne le lui apprendrons que plus tard, lorsqu'elle sera tout à fait hors de danger.

“ Je racontai à cette femme le malheur survenu et nous résolûmes de le cacher à Blanche.

“ Pendant deux ans, elle fut entre la vie et la mort. Je ne pus me résoudre à lui faire connaître la douloureuse vérité. J'attendais qu'elle fût complètement rétablie. De plus sa conviction que vous aviez, mon cher Renaud, échappé aux brigands du désert, cette conviction de Blanche me gagnait. Comme elle je voulus espérer. Je voulus croire que vous étiez encore vivant, que je vous reverrais. Alors, pensai-je, je dirai à Renaud ce que je n'ose dire à Blanche.

“ Un nouvel et épouvantable malheur frappa notre chère Blanche, son fils lui fut enlevé, volé !

“ Devais-je lui apprendre la triste vérité ? Devais-je lui dire que dans les gorges du Trient, sous un linceul de neige, dormait pour l'éternité une autre enfant née d'elle ?

“ Je ne crus pas devoir le faire, je ne crus pas devoir ajouter une douleur à sa douleur. Je me tus.

“ A vous, non plus, mon cher Renaud, je ne pus me décider à faire cet aveu. Je le fais aujourd'hui.

“ Pourquoi m'y décidé-je ? Parce que je renonce à l'espoir de retrouver votre fils, parce que l'enfant que je croyais mort, la petite fille que je croyais avoir succombé est vivante, qu'elle a été miraculeusement sauvée, parce que cette enfant, belle aujourd'hui comme sa mère, est auprès de moi. Et cette enfant, vous la connaissez, vous l'aimez déjà : c'est Fanchon la Vieilleuse, sauvée par celle qu'elle croit sa mère, par Catherine Devoissoud !

“ Mon cher Renaud, en songeant à la joie de notre chère Blanche, à la vôtre, mes yeux se voilent de douces larmes, je ne vois plus... ”

“ Mon frère bien-aimé, dans un mois nous serons auprès de vous, vous serrerez votre enfant dans vos bras.

“ Votre frère,

“ GASTON. ”

P. S.—J'ai besoin de cent mille francs pour liquider ici une situation embarrassée et retourner en Europe. Je ne doute pas que vous ne fassiez le nécessaire pour que je touche cette somme chez un banquier de Rio-Janeiro que vous m'indiquerez.

Renaud se leva frémissant de colère en lisant ces dernières lignes.

—Misérable impudent ! fit-il d'une voix sourde.

—Et toute cette belle histoire était pour en venir là ! s'écria le docteur Delort. Mais, vraiment, votre frère est complètement aliéné : il ne relève pas de la cour d'assises ainsi que je le pensais, mais de la Faculté. M. Gaston de Pervençhère est un fou !

—Un fou dangereux, docteur, dit Blanche en se jetant dans les bras de son mari.

Elle pensait aux révélations du Touareg ben Kedda et à celles du chambâ Ben Rabbah.

—Si pourtant M. Gaston disait vrai, si Fanchon était vraiment votre fille, madame !

Simone, rêveuse, s'adressait à Blanche.

Celle-ci se tourna vers la jeune femme, la considéra longtemps de son regard profond et pur comme l'eau d'une source.

Elle demeurait ainsi qu'en une extase, suivant, elle aussi, un rêve qui rosait son teint de marbre, faisait trembler ses lèvres, battre son cœur.

—Comme je l'aimerais, dit-elle.

Puis, ses fins sourcils contractés :

—Un nouveau mensonge, une nouvelle infamie de Gaston, dit-elle.

—Il ne peut espérer nous faire croire à son stupide récit. Quel peut être son véritable but ? faisait Renaud pensif.

M. Delort prit la parole :

—Permettez moi, monsieur de Pervençhère, de dire ce que j'ai sur le cœur, d'oublier que c'est de votre frère que je vais parler.

“ M. Gaston, sur le conseil sans doute de son digne ami, M. de Montaiglon, M. Gaston a voulu se faire de Fanchon un otage... ”

“ Oui, affirma le vieillard sur un signe d'incrédulité, voilà, j'en suis convaincu, le plan imaginé par ces deux coquins !

—M. de Montaiglon et Gaston sont capables de tous les crimes, prononça Blanche.

—Que faire, ma chère Blanche ? questionna Renaud ; êtes-vous d'avis que je lui envoie les cent mille francs qu'il exige ?